D'ailleurs, c'est toujours les autres qui meurent (Sur l'épitaphe de Marcel Duchamp)

Ce n'est pas la peine de courir après le principe de précaution ou les sirènes du transhumanisme, rien de sert de nier la mort : la mort est là, qui frappe à la porte : chez tout homme, chez toute femme, il y a la morsure de la mort, la mort qui mord. Elle me mordra un jour, et ce ne sera qu'une réplique sismique, mais plus grave, de cette petite mort qui m'a un jour et à jamais éloigné des chiens, mes amis. Enfant, je m'étais amusé à braver un chien que je croyais attaché très loin de moi, quand sa laisse était en réalité arrimée à un fil de fer sur lequel elle pouvait coulisser, et qui courrait sur toute la longueur d'un champ, pour venir tranquillement à ma rencontre et me rendre la monnaie de ma bravade.
La mort viendra comme ce chien dont la laisse coulisse sur un fil tendu, en s'annonçant de telle manière que l'on n'y croie pas, qu'elle est trop loin, qu'elle n'osera pas venir s'attaquer à ce qui ne demande qu'à vivre et ose défier l'annonce qu'elle nous fait de sa venue : elle sera là plus vite que prévu, surgissant au présent du proche, et non plus du lointain, ce fameux présent d'éternité des grammairiens, qui nous fait croire que les accidents n'arrivent qu'aux autres, ou que le Guadalquivir coule à Cordoue - ce présent qu'a osé défier Duchamp, quand, réintroduisant le temps dans l'éternité, et s'adressant en somme à nous depuis sa tombe, il nous dit, au présent de notre présence devant lui, l'absent, sur son épitaphe gravée pour l'éternité : « d'ailleurs », c'est à dire, de notre point de vue distrait, comme on dit, par parenthèses, par défaut, ou par delà ce qui importe vraiment, « c'est toujours les autres qui meurent ».
Mais en s'adressant éternellement à nous à travers cette épitaphe, il nous réveille de notre torpeur de l'ici-bas (en une dernière rupture ironique avec les codes des *ars moriandi*, comme il avait déjà rompu de son vivant avec les codes artistiques à travers les *ready made*), quant à cette mort dont on ne voudrait croire à l'annonce que dans la mesure où ce sont les autres qu'elle concernerait exclusivement. Et il est vrai qu'il est difficile, sauf peut-être dans les cas de ces expériences limite que l'on nomme « *near death expérience* », d'être à la fois sur le chemin de sa propre mort et de se regarder mourir – car éprouver le sentiment de sa mort imminente ou en cours revient sans doute à éprouver la dissolution de toute distance optique qui nous garantirait la possibilité d'une objectivation minimale de ce qui arrive.

C'est donc bien, *d'ailleurs*, toujours les autres qui meurent - et cette phrase est juste, une évidence incontestable ; mais, proférée depuis le point de vue de l'éternité où se trouve celui qui l'énonce, et s'adressant à nous les vivants qui habitons le temps qui passe de la finitude humaine, qui nous trouvons en somme face au spectacle de cette altérité absolue de la mort, devant la tombe de Marcel

Duchamp, un doute, une angoisse nous saisit, à sa lecture : et si les autres, pour une fois, c'était nous ? Puisque cet « ailleurs », qui peut s'entendre aussi dans ce « d'ailleurs » gravé sur l'épitaphe, au sens d'un *point de vue* situé ailleurs, comme un « vu d'ailleurs », c'est celui-là même, celui de l'éternité qui nous regarde, ce royaume dans lequel lui, le Maître des *Ready Made*, réside désormais, et dans lequel nous ne somme pas encore : un point de vue unique, en somme, après la destitution de ce même point de vue par les avant-gardes dont Duchamp fit partie (et comme dans une éternelle ironie), qui l'autorise à s'adresser à nous désormais sur le ton de la familiarité - une simple apostrophe, en somme, comme dans une conversation entre deux amis, qui ferait toute sa place au bonheur léger de la distraction : « d'ailleurs, voyez-vous, mon cher : c'est toujours les autres qui meurent, et je peux vous le confier depuis l'endroit où je me trouve désormais, à vous mon semblable, mon frère : ces autres, depuis l'ailleurs où je me trouve, c'est vous ! Vous, les vivants qui (vous) réfléchissez dans le miroir que je vous tends devant ma tombe ».

Au courage auxquels nous oblige l'acceptation de sa propre mort, ne faudrait-il pas, dans ces conditions optiques singulières du regard auxquelles nous ont accoutumés les grands artistes du XX° siècle, ne faudrait-il pas ajouter la légèreté de l'ironie, et comme l'emprunter au Sort – j'allais dire au *Suerte*.